

ANNE

BOQUEL

ÉTIENNE

KERN

Une histoire
des haines
d'écrivains

de Chateaubriand
à Proust



Champs essais

Extrait de la publication

ANNE BOQUEL - ÉTIENNE KERN

Une histoire des haines d'écrivains

« Avez-vous bien des ennemis ? » Voilà ce qui préoccupe Balzac, dans la lettre qu'il écrit à son confrère Eugène Sue le 18 novembre 1832. Sue répond sur le même ton :

« Les ennemis ? Oh ! très bien, parfaits et en quantité. »

La course aux honneurs et à la gloire est indissociable de la condition d'écrivain, particulièrement au XIX^e siècle, quand la presse devient toute-puissante et que les tirages des livres augmentent toujours plus. Autant de motifs d'envie et de ressentiment pour nos chers auteurs : Balzac accuse Hugo d'utiliser des journalistes à sa botte pour l'éreinter, lequel Hugo se brouillera avec Dumas pour une sombre histoire de rivalité théâtrale ; Lamartine, qui vend ses fonds de tiroir pour gagner de l'argent, devient la risée de ses pairs ; quant aux Goncourt, ils crient au plagiat perpétuel : Flaubert a copié leur usage de l'imparfait, Zola vole le sujet de leurs livres...

C'est parce qu'ils sont écrivains, parce qu'ils savent quel mot fait mouche et fait rire, que leurs haines sont si savoureuses pour nous, lecteurs. Fulgurances de l'esprit, ruses et dédains, mensonges et duperies : ne boudons pas notre plaisir.

Anne Boquel et **Étienne Kern**, tous deux agrégés de lettres et anciens élèves de l'École normale supérieure, enseignent respectivement à l'université Paris IV et en hypokhâgne dans un lycée parisien. Ensemble, ils ont aussi écrit *Une histoire des parents d'écrivains, de Balzac à Marguerite Duras* (Flammarion, 2010).

En couverture: illustration d'Éric Doxat
© Flammarion.

Flammarion

Extrait de la publication

Une histoire
des haines d'écrivains

Anne Boquel
Étienne Kern

Une histoire
des haines d'écrivains

De Chateaubriand à Proust

Champs essais

Extrait de la publication

© Flammarion, 2009
© Flammarion, 2010, pour l'édition de poche
ISBN : 978-2-0812-3146-7

Extrait de la publication

À nos parents.

Prologue

« J'ai deux sortes d'amis. Des amis tièdes
et des amis hostiles. [...] Non, soyons juste, j'ai des amis de trois
sortes :
Des amis qui m'aiment.
Des amis qui me trompent.
Des amis qui me détestent. »

Vigny, *Journal d'un poète*, mars 1844.

« **A**vez-vous bien des ennemis ? » C'est en ces termes qu'Honoré de Balzac, trente-trois ans, s'enquiert de son confrère Eugène Sue dans une lettre datée du 18 novembre 1832. Sue, vingt-huit ans, répond sur le même ton : « *Les ennemis ?* Oh ! très bien, parfaits et en quantité¹. »

Nos deux jeunes auteurs, alors à peu près inconnus, ont beau jouer aux vieux briscards à qui on ne la fait

1. Lettre de E. Sue à H. de Balzac (1832), citée dans J.-L. Bory, *Eugène Sue*, Paris, Mémoires du Livre, 2000, p. 190-191.

pas, leur entrain factice et leur ironie subtile dissimulent mal la dure réalité de la voie qu'ils ont choisie. Embrasser la carrière littéraire, c'est s'exposer aux désillusions, aux railleries, aux ragots, ou, pour parler comme au XIX^e siècle, aux « éreintements » : autant d'avaries qui supposent une réelle capacité de résistance aux coups. De tous côtés, les haines les plus féroces se dressent sur le chemin de l'écrivain. « Si le public savait, se lamentent les frères Goncourt, à quel prix est acquise une toute petite notoriété et par combien d'insultes, d'outrages, de calomnies, [...] il nous plaindrait¹. »

Nous laisserons-nous pourtant arracher une larme par ce cri de détresse ? Rien n'est moins sûr. La victime d'un jour, bien loin de tendre l'autre joue, est toujours celle qui porte l'estocade le lendemain. Les écrivains savent, mieux que quiconque, que l'attaque est souvent la meilleure des défenses.

Et quelle attaque ! Des exemples ? Barbey d'Aureville, qui trouve le style de Mérimée trop sec, a la main lourde avec son rival : « il a les jambes du paon mais il n'en a pas la queue² ». Est-ce à dire que la poésie quelque peu verbeuse des *Contemplations* de Victor Hugo lui plaît davantage ? Tant s'en faut : « C'est kilogrammatique³ ! » Zola est-il mieux loti ? C'est « le Michel-Ange de la crotte⁴ » !

Quand ce n'est pas l'œuvre, ce sont les petits travers des confrères honnis qui nourrissent les tirs ennemis.

1. E. et J. de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, t. I, p. 273, 12 juin 1857.

2. J. Barbey d'Aureville, *Les Œuvres et les hommes*, Genève, Slatkine Reprints, 1968, t. XIII, *Littérature épistolaire*, p. 213.

3. *Ibid.*, t. III, *Les Poètes (1^{re} série)*, p. 23.

4. *Ibid.*, t. XVIII, p. 232.

Outre Barbey (lui-même raillé pour ses vêtements extravagants, en particulier sa toque de renard bleu piquée de pierres précieuses), de véritables imprécateurs de profession comme Gustave Planche (lui-même très souvent attaqué pour sa légendaire saleté), les frères Goncourt (moqués à cause de leur vie quasi conjugale) ou Léon Bloy (éructateur et tapeur) se sont fait une spécialité des formules assassines et perfides. Dès qu'il s'agit de régler ses comptes avec un adversaire, tous les prétextes sont bons, et bien rares sont ceux qui reculent devant l'injustice d'une attaque *ad hominem*. Et souvent, oui, c'est vulgaire, c'est indigne. Prosper Mérimée avait, paraît-il, un nez « indiscret comme *Les Bijoux* de Diderot¹ ». Jules Renard voyait en George Sand « la vache bretonne de la littérature² ». Henri de Régner « évoquait » à son beau-frère Pierre Louÿs « un cadavre debout, oublié sous la pluie par un assassin distrait³ ». Que pensent les Goncourt du vieux Théophile Gautier ? « Une intelligence échouée dans un tonneau de matière, une lassitude d'hippopotame⁴. » Ernest Renan ? « Une tête de veau qui a les rougeurs, les callosités d'une fesse de singe⁵. »

N'en jetons plus ! Face à un tel déferlement de rancœurs et de mauvaise foi, une seule question se pose : mais pourquoi tant de haine ?

1. Ch. Monselet, *La Lorgnette littéraire. Dictionnaire des grands et des petits auteurs de mon temps*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857 ; réimpr. Éditions du Lérot, 1990, p. 159.

2. J. Renard, *Journal*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 63, 23 février 1891.

3. L. Daudet, cité dans J.-P. Goujon, *Pierre Louÿs*, Paris, Fayard, 2002, p. 103.

4. E. et J. de Goncourt, *Journal*, éd. citée, t. I, p. 227, 3 janvier 1857.

5. *Ibid.*, p. 950-951, 28 mars 1863.

Parce qu'elle fait partie intégrante de la condition de l'homme de lettres.

Chateaubriand ou rien Tout juste âgé de quatorze ans, Victor Hugo n'hésitait pas à confier une ambition secrète au papier de ses cahiers d'écolier : « Être Chateaubriand ou rien¹ ! » Simple bravade ? La carrière du grand homme a montré que non. Dès sa jeunesse, Hugo s'est cherché un adversaire à sa mesure, un ennemi à dépasser ; il s'en trouvera d'autres avec le temps, mais on peut dire que c'est à l'auteur de *René* que nous devons celui des *Misérables*.

Il en va de même pour Stendhal, qui, sa vie durant, met une opiniâtreté frappante à s'en prendre à Chateaubriand. Rien ne trouve grâce à ses yeux : ni sa réussite sociale (Chateaubriand a eu la carrière diplomatique dont il rêve), ni ses opinions politiques, contraires aux siennes, ni surtout son style, qu'il juge « enflé » – c'est le style de prédilection d'Ernest-Ranuce IV dans *La Chartreuse de Parme*, et ce n'est pas un hasard. Au fond, il ne cesse de vouloir se situer par rapport au maître – manière de se déclarer son égal.

C'est une loi intangible, les écrivains se construisent les uns contre les autres, et ce, depuis que l'auteur de *l'Odyssee*, quel que soit son nom, a voulu faire mieux que celui de *l'Iliade*. Faire mieux : tel est précisément l'objectif de Balzac après sa lecture de *Volupté*, de

1. A. Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, réédité sous le titre *Victor Hugo raconté par Adèle Hugo*, Paris, Plon, 1985, p. 297.

Sainte-Beuve, en 1834. L'occasion est trop belle ; il va enfin pouvoir donner une leçon d'humilité à son rival. « Je lui passerai ma plume au travers du corps¹ ! » Joi- gnant les actes aux paroles, il reprend à son compte l'intrigue du roman et compose l'un de ses chefs- d'œuvre, *Le Lys dans la vallée*.

N'ayons donc pas peur de le dire, qu'on l'appelle émulation ou jalousie, la haine, quelque forme qu'elle revête, est au fondement de la création littéraire. Il n'est pas de confrère qui ne soit un adversaire potentiel ; sa fréquentation, la pensée même de son existence incitent à le dépasser. Des deux rivalités que distingue Hésiode dans *Les Travaux et les Jours* – l'une, funeste, conduit à la guerre, et l'autre, positive, « rend le pauvre jaloux du pauvre, et le chanteur du chanteur² » –, la haine littéraire relève, à n'en pas douter, de la seconde catégorie. Elle est une force créatrice, sinon la Muse par excellence. C'est pourquoi bien des écrivains n'en parlent, à l'image de Baudelaire, qu'avec un respect quasi religieux :

La haine est une liqueur précieuse, un poison plus cher que celui des Borgia, – car il est fait avec notre sang, notre santé, notre sommeil et les deux tiers de notre amour ! Il faut en être avare³.

Et Zola ne dit pas autre chose, en tête d'un recueil d'articles qu'il intitule *Mes haines* :

1. Cité par Ch. A. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, Paris, Michel Lévy frères, 1870, t. XIII, « Ma biographie », p. 15.

2. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, Paris, Arléa, 1998, p. 86.

3. Ch. Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*, dans *Œuvres*, éd. Cl. Pichois avec la collaboration de J. Ziegler, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. II, p. 15.

La haine est sainte. Elle est l'indignation des cœurs forts et puissants, le dédain militant de ceux que fâchent la médiocrité et la sottise. Haïr c'est aimer, c'est sentir son âme chaude et généreuse, c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes. [...] Si je vauz quelque chose aujourd'hui, c'est que je suis seul et que je hais¹.

C'est bien la haine qui pousse l'écrivain à gravir les échelons du *cursus honorum* littéraire, jusqu'à ce firmament des lettres auquel aspirent de leurs vœux tous les jeunes auteurs du XIX^e siècle. Et pour le débutant qui n'est pas né avec une cuiller en argent dans la bouche, la route est longue, surtout s'il est provincial : une fois « monté » à Paris, il doit bien souvent se contenter de menus travaux d'écriture pour les journaux qui veulent bien de lui, ou d'un poste subalterne dans une administration quelconque. Avant qu'un directeur de théâtre se décide à monter son mélodrame ou qu'un directeur de presse accepte de publier des poèmes amoureuxment polis à force de veilles dans une pauvre mansarde, combien de désillusions !

Et s'il a la chance de voir son rêve se réaliser, il découvre, effaré, quantité de nouveaux défis qui se dressent devant lui : si les ventes ne suivent pas, si les critiques sont trop mauvaises, ou qu'un rival le supplante dans le cœur des spectateurs de l'Odéon ou du Théâtre-Français, c'en est fini de lui. Quand bien même éviterait-il tous ces écueils, son succès sera-t-il durable ? La splendide mais insatiable maîtresse qu'il couvre de bijoux en lui sacrifiant ses premiers gains ne l'abandonnera-t-elle pas au premier revers de fortune ? Et plus

1. É. Zola, *Mes haines*, Genève, Slatkine Reprints, « Ressources », 1979, p. 1-2.

tard, entrera-t-il, couronné de lauriers, sous la Coupole, comme il en rêve depuis son plus jeune âge ? À chacune de ces étapes, c'est l'émulation, c'est l'exemple des confrères qui guident ses pas et lui donnent la force d'encaisser les coups.

En clair, la gloire d'un écrivain se mesure au nombre de ses ennemis. « J'ai l'honneur d'être un homme haï¹ », écrit Victor Hugo, déjà vieillissant, en 1866. C'est en effet la meilleure preuve qui soit d'un rôle grandissant sur la scène publique, et du succès d'une œuvre. Quand les Goncourt, en 1857, voient Barbey d'Aurevilly s'en prendre violemment à leurs premiers textes, ils ne s'y trompent pas : ils se flattent, non sans raison, d'être « insulté[s] par l'insulteur de Hugo² ».

Voilà qui pose un homme !

La comédie mondaine

En 1844, Sainte-Beuve griffonne ces quelques mots : « Ma relation avec Hugo est très simple désormais ; je la résume ainsi : ennemis, ennemis mortels, nous le sommes au fond ; nous n'avons plus à observer pour les autres et pour nous-mêmes que ce qui est de dignité et de convenance³. »

Quel que soit leur ressentiment l'un pour l'autre, Hugo et Sainte-Beuve, adversaires en amour comme en

1. Lettre à Adèle et à ses fils, dans *Correspondance de Victor Hugo*, éd. P. Meurice et G. Simon, Paris, Albin Michel-Ollendorff, 1950, t. II (1849-1866), p. 525.

2. E. et J. de Goncourt, *Journal*, éd. citée, t. I, p. 271, 8 juin 1857.

3. Ch. A. Sainte-Beuve, *Mes poisons*, Paris, Plon, 1926, p. 47.

littérature, n'en continuent pas moins d'observer « ce qui est de dignité et de convenance ». Formule lourde de sens : les règles de la vie littéraire de leur temps font qu'ils sont amenés à se côtoyer, malgré leur désir de s'éviter le plus possible.

Contrairement à l'image d'Épinal, l'écrivain ne se contente pas, reclus dans sa tour d'ivoire, de produire des chefs-d'œuvre qu'il jette ensuite dédaigneusement en pâture à la foule. Il est avant tout un homme de société, qui entretient des rapports aussi bien publics que privés avec ses pairs.

À l'exception de quelques auteurs retirés en province comme Jules Verne ou toujours par monts et par vaux comme Stendhal ou plus tard Rimbaud, les écrivains se fréquentent presque tous, et presque toujours à Paris. Ils forment un petit monde. Au début du siècle, ils se retrouvent dans les mêmes salons, chez les Nodier, à l'Arsenal, ou chez Mme Récamier, rue de Sèvres ; dans la seconde moitié du siècle, s'il est vrai qu'ils se connaissent moins bien, on les voit cependant attablés au restaurant Magny, rue Contrescarpe-Dauphine, religieusement attentifs chez Mallarmé, rue de Rome, ou chez Leconte de Lisle, boulevard Saint-Michel ; ce sont les mêmes directeurs de presse, les Véron, les Buloz, les Girardin, qu'ils tentent de convaincre d'éditer leur prochain roman, leur prochain poème ; plus tard, couverts de gloire et camarades devant l'immortalité, ils s'observent en chiens de faïence sous la Coupole de l'Académie française.

Sans cesse confrontés les uns aux autres, dans des lieux où les rumeurs vont bon train, où les réputations se font et se défont et où les calembours circulent, les écrivains tissent des liens, forment des clans, apprennent

à se haïr, s'échangent leurs livres avec affectation : « on envoie ses livres à des gens qu'on méprise bien¹ », disait Remy de Gourmont. Bref, on se jalouse, on s'épie ; Maupassant évite autant que possible de se rendre chez les Daudet, car il sait qu'il risque d'y attirer l'attention du vieil Edmond de Goncourt, familier de la maison, qui prend un malin plaisir à nourrir son *Journal* de notations perfides d'après nature². C'est avec une fierté candide qu'il consigne ainsi une méchanceté qu'il a lâchée lors d'un dîner chez Magny, en mai 1865 :

Un mot de moi qui a eu un grand succès à un des Magny :
« Baudelaire ? c'est Béranger à Charenton³ ! »

Si l'on veut bien se souvenir qu'à Charenton se trouvait un asile célèbre, on comprendra que pour briller en société, il faut être prêt à proférer les pires horreurs. Les jeux de mots – pas toujours du meilleur goût – font florès : Musset ridiculise Alphonse Karr, journaliste à scandales, en s'écriant : « Je connais mon Karr à fond⁴. » Victor Hugo assassine Sainte-Beuve d'un

1. Cité par P. Léautaud, *Journal littéraire*, Paris, Mercure de France, 1986, t. I, p. 32, 6 décembre 1899.

2. L. Daudet, *Souvenirs littéraires*, Paris, Grasset, « Les Cahiers Rouges », 1968, p. 103.

3. E. et J. de Goncourt, *Journal*, éd. citée, t. I, p. 1168. Lorsque Baudelaire commencera à être sujet à de réelles crises de folie, les Goncourt, effrayés par cette sorte de prémonition, rayeront cette ligne de leur manuscrit. À propos des conversations qui sont retracées dans les journaux, Mémoires ou souvenirs littéraires de l'époque, précisons, pour ne pas avoir à y revenir, qu'il est bien entendu que les sources dont nous sommes tributaires recomposent et enjolivent souvent les propos réellement tenus.

4. E. de Mirecourt, *Alfred de Musset*, Paris, J.-P. Roret, 1854, p. 71.

« serpent à sonnets¹ ». Paul Léautaud gratifie le très catholique François Coppée d'un laconique « *anus Dei*² ».

Car la haine littéraire a toujours un public ; même les lettres qu'on échange sont destinées à être déclamées à la première occasion. Mondaine, la haine est un spectacle permanent, une joute de tous les instants ; la palme ira à celui qui mettra les rieurs de son côté en se révélant le plus fin, le plus spirituel.

Mais dans l'univers feutré des salons, où chacun s'escrime à rester fidèle au rôle qu'il s'est composé, l'aspect profondément public de la vie littéraire a un revers : la dissimulation, avec son lot de petites hypocrisies. On éprouve à coup sûr moins de plaisir à critiquer un absent qu'à faire blêmir un confrère bien présent par une attaque détournée, enrobée dans les onctuosités de la civilité la plus parfaite. Pour être dissimulées, les inimitiés ne sont pas moins fortes. C'est d'autant plus vrai dans un monde où les convenances régissent de manière stricte l'expression du lien social, où l'agressivité, la « pulsion de mort », comme disent les psychanalystes, sont immanquablement médiatisées par cette forme raffinée de la civilisation qu'est la politesse. En fait de haines, on préfère la plume et la parole au fleuret.

Il est vrai que les choses évoluent avec le temps. Les rancœurs aristocratiques d'un Chateaubriand ou d'un Vigny ne sont pas les haines politiques suscitées par l'affaire Dreyfus ; l'arrogance sereine et quelque peu

1. V. Hugo, *Océan*, éd. R. Journet dans *Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 357.

2. P. Léautaud, *Journal littéraire*, éd. citée, t. I, p. 226, 12 décembre 1905.

bonhomme d'un Lamartine ou d'un Dumas ne ressemble pas à la hargne plus moderne d'un Rimbaud ou d'un Zola fiévreusement désireux d'« arriver ». À mesure que l'expansion de la société industrielle modifie les conditions de production et de réception de la littérature, les codes de la sociabilité littéraire évoluent. Soucieux de défendre leurs intérêts menacés, les écrivains, d'origines et d'horizons plus variés qu'au début du siècle, désertent peu à peu les salons mondains, où ils n'ont plus d'autre rôle à jouer que celui de « bichons » – c'est ainsi que la princesse Mathilde parlait des Goncourt –, au profit d'assemblées moins huppées, mais plus libres, à l'image du restaurant Weber, où l'on pouvait croiser Proust au début du xx^e siècle. Autour d'un verre d'absinthe ou d'une tasse de thé, la parole est plus libre, et l'attaque souvent plus directe. On verra plus facilement un Rimbaud, un Verlaine ou un Lorrain passer de la parole au geste – Catulle Mendès a une dizaine de duels à son actif. Peu à peu, la presse, avec ses polémiques faciles et rentables, devient le terrain d'affrontement privilégié des écrivains ; à vrai dire, quel besoin y a-t-il de ménager quelqu'un qu'on ne fréquente pas ?

On sait depuis Montaigne qu'il n'est pas de héros pour son valet de chambre. En proposant ici une histoire des haines d'écrivains au xix^e siècle, nul ne doutera que nous ayons voulu démythifier l'image trop fameuse du « grand écrivain » sanctifié par la tradition, quitte à jeter, de temps à autre, un coup d'œil indiscret par les trous de serrure de l'histoire littéraire. Mais cette curiosité n'est que le revers d'une grande admiration, mêlée de tendresse.

Pourquoi eux, les écrivains ? Parce qu'ils haïssent mieux que quiconque. « Il n'y a, dit Victor Hugo, de vraies haines que les haines littéraires. Les haines politiques ne sont rien¹. » Forts de leur éloquence, ils sont les plus à même d'exprimer leurs pensées sous une forme particulièrement acerbe et – de notre point de vue de spectateurs – réjouissante. Il y a du plaisir à redécouvrir ces fulgurances de l'esprit, ces ruses et ces dédains, ces mensonges et ces duperies, plaisir de voir vivre sous nos yeux des hommes admirés, plaisir de connaître et de comprendre, fût-ce par le biais du rire ou de l'étonnement, les arcanes d'esprits déliés et triomphants, plaisir de retrouver, sous l'image un peu pédante et sclérosée de l'« homme de lettres », la légèreté d'émotions trop humaines.

1. Cité par E. et J. de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, 1998, t. II, p. 671-672.